

## CHAPITRE PREMIER

La popularité de Rosa Bonheur en Amérique remonte à 1858. Sa toile *Le Marché aux chevaux*, exposée successivement à New York et dans plusieurs villes de l'Union<sup>1</sup> par M. Gambart, le grand marchand de tableaux<sup>2</sup>, avait provoqué une curiosité très vive, un véritable enthousiasme même, en ce pays où les peintres animaliers ont toujours compté de fervents admirateurs. Il n'était pas jusqu'au fait d'être l'œuvre d'une femme qui n'eût contribué à son succès. Après divers changements de possesseurs, elle a été offerte, en 1887, au Metropolitan Museum de New York par M. Cornelius Vanderbilt<sup>3</sup>, et cette libéralité a consacré, en quelque sorte, la renommée de Rosa Bonheur aux États-Unis. Aucune certes

1. *N.D.É.* L'Union englobe les vingt-trois États américains du nord-est et de l'ouest des États-Unis actuels, non sécessionnistes.

2. *N.D.É.* Ernest Gambart (1814-1902), marchand d'art d'origine belge. Installé à Londres, il importe, achète et expose des gravures puis, à partir de 1849, des toiles originales. Ses relations privilégiées avec les artistes et les collectionneurs firent sa gloire et celle de sa galerie. Dès 1855, il joue un rôle considérable dans la carrière de Rosa Bonheur.

3. *N.D.É.* Homme d'affaires et philanthrope américain, Cornelius

ne fut plus légitime ; mais il est piquant de constater que la race de chevaux dont cette toile, mille fois répétée par la gravure, semble être la glorification, a participé d'une certaine manière à la célébrité du tableau<sup>1</sup>.

Les éleveurs américains, auxquels Rosa Bonheur avait permis d'admirer la taille, la noblesse de formes et la vigueur des chevaux percherons, se montrèrent de plus en plus avides de ces superbes animaux, et, chose singulière, dans les transactions qui en résultèrent, le nom de la grande artiste française n'a pas cessé dès lors d'apparaître un peu comme celui d'une bonne fée. Il n'en saurait être donné meilleur témoignage que celui du *Stud-Book*<sup>2</sup> publié en 1885 pour la première fois par la Société hippique percheronne, alors tout récemment fondée à Nogent-le-Rotrou (1883), dans le but de conserver les caractères de la race et de lutter contre la concurrence des éleveurs boulonnais. Son frontispice n'est autre chose que la reproduction d'un dessin de Rosa Bonheur, fait à la demande des administrateurs de la Société et du sous-préfet de Nogent. L'on avait eu grand soin de joindre à ce dessin le fac-similé d'une lettre de l'artiste disant sa joie de pouvoir associer ainsi son effort à ceux que l'on tentait pour garder aux chevaux du Perche des qualités universellement appréciées. Et ceci ne manqua pas d'être fort remarqué en Amérique. Les directeurs de la Société ne le laissèrent point ignorer à Rosa Bonheur.

Une correspondance s'ensuivit, dont les chevaux percherons furent naturellement le prétexte, mais au cours de laquelle la grande animalière ne tarda pas à manifester à quel

Vanderbilt (1794-1877) doit sa fortune au transport maritime et aux chemins de fer.

1. *N.D.É.* Les percherons français seront en effet très prisés aux États-Unis.

2. *N.D.É.* Liste et pedigree des étalons reproducteurs.

point sa curiosité d'artiste et d'amie des bêtes était excitée par ce que romanciers et voyageurs lui avaient appris des chevaux sauvages de la Prairie américaine. Combien elle serait aise de posséder, devant son chevalet, des modèles de cette espèce ! De là à l'ambition de s'en procurer, il n'y avait qu'un pas.

Le souhait de Rosa Bonheur, bientôt connu outre Atlantique, trouva dans M. John Arbuckle, président de la Compagnie post-percheronne du Wyoming, l'homme le mieux disposé à le satisfaire<sup>1</sup>. À quelque temps de là, un jeune étalon sauvage s'étant justement introduit dans l'enclos de son haras, il lui fit donner la chasse ; mais l'animal était ardent et vite. Il ne fallut pas moins de quatre jours pour le capturer au lasso, et neuf cow-boys pour le maîtriser et le mettre en wagon.

Comme de raison, M. Arbuckle s'attendait à recevoir, dans les délais indispensables, les remerciements que Rosa Bonheur ne pouvait manquer de lui adresser. Or, semaines et mois se passaient sans que la grande artiste lui donnât le moindre signe de vie : il ignorait même si son cheval était arrivé à destination.

Un peu surpris, il se résolut à mettre à profit un voyage qu'il devait faire en Europe pour aller en personne prendre des nouvelles de son envoi. C'est à Paris que je le rencontrai, et qu'il me fit part de son dessein. Son ignorance du français lui causait néanmoins un peu d'embarras, et c'est pourquoi il me proposa de l'accompagner pour être son interprète.

1. *N.D.É.* John Arbuckle s'était enrichi en vendant du café moulu (plutôt que du café en grains). Passionné de chevaux, il acquit le ranch du politicien Morton Everel Post, dans le Wyoming. Il semble donc que Post désigne le nom du propriétaire plutôt qu'une race de chevaux qui n'est homologuée nulle part. Suite à une erreur de traduction de la part d'Anna Klumpke, ou de son premier éditeur, la Post Percheron Horse Association serait devenue la « Compagnie post-percheronne ».

Rendre visite à Rosa Bonheur, c'était la réalisation d'un de mes rêves de jeune fille. Sera-t-on surpris que j'aie accepté avec un vif empressement ?

By est un petit hameau tout voisin de Fontainebleau. Son château, qui fut pendant près de quarante années la résidence de Rosa Bonheur, est en réalité ce qu'en France on appelle communément une maison bourgeoise, et l'on y chercherait vainement traces de tourelles et de pont-levis. Avec son jardin et son parc, la proximité de la forêt dont cette propriété est en quelque sorte le prolongement, ce n'en est pas moins la plus agréable des habitations rurales.

Une haute porte grillée y donne accès. Le coup de sonnette de M. Arbuckle provoqua l'apparition, derrière un guichet, d'une femme en coiffe blanche. D'un ton un peu brusque, elle déclara que mademoiselle était à Nice. Nous lui exposâmes néanmoins l'objet de notre visite, qui était de savoir si Mlle Rosa Bonheur avait reçu d'Amérique un cheval sauvage, et ceci la rendit plus gracieuse.

– Des chevaux d'Amérique, ce n'est pas un, mais trois que nous avons reçus d'un seul coup. Désirez-vous les voir ?

Fort intrigués, nous suivîmes la femme, qui nous fit traverser une rue du hameau et nous introduisit dans un enclos partagé en jardin potager et en prairie.

– C'est ici que mademoiselle garde ses chevaux, fit-elle. Vous y trouverez sans doute celui que vous cherchez.

Il y avait là, en effet, trois superbes bêtes qui dressèrent la tête avec un peu de défiance en nous apercevant.

– Le voici ! s'écria aussitôt M. Arbuckle d'une voix joyeuse. Je le reconnais très bien. Voyez la marque P.O. qu'il porte sur la croupe ! Combien je suis heureux de le trouver en si bon état !

– A-t-il pu servir de modèle ? demandai-je.

– De modèle! se récria la brave femme. Jamais! Ce fut impossible... Pourtant, nous nous entendons assez bien à apprivoiser les caractères les plus rebelles. Voyez plutôt.

Elle nous mena vers une cage. Derrière les barreaux, on apercevait des yeux étincelants.

– Voici la favorite de mademoiselle.

La favorite de mademoiselle était une jeune lionne, dont le regard fixait avec obstination les deux visiteurs inconnus. Tandis que nous regardions avec un peu d'étonnement, notre guide fit glisser le verrou, ouvrit la porte et se mit à caresser le fauve, qui la laissa faire avec la complaisance d'un gros chien.

– Vous voyez qu'il n'y a rien à craindre avec Fathma. Chaque matin, nous nous promenons ensemble dans le parc, comme de bonnes amies que nous sommes. Voulez-vous essayer?

Déjà la lionne, qui semblait comprendre les propos de sa gardienne, se préparait à sauter sur le pavé de la remise. M. Arbuckle paraissait mal à l'aise, et j'avoue que je me sentais médiocrement rassurée. Nous nous défendîmes de vouloir causer à la femme un surcroît de dérangement et, après l'avoir remerciée de sa peine, nous regagnâmes en hâte la voiture qui nous avait amenés.

Nous revînmes à Paris sans rapporter de notre voyage la satisfaction que nous en attendions. Nous n'avions pas vu Rosa Bonheur, et mon compatriote, rassuré sans doute sur le sort de son cheval sauvage, ignorait encore pourquoi son acte si courtois n'avait jamais reçu le moindre remerciement.

Deux années passèrent avant que M. Arbuckle revînt en France. L'Exposition de 1889<sup>1</sup> l'y ramena, bien décidé cette

1. *N.D.É.* Symbolisée par la construction de la tour Eiffel, l'Exposition universelle a accueilli des touristes du monde entier.

fois, toutes précautions étant prises d'avance, à obtenir le fin mot de l'histoire. Il m'écrivit avant de quitter New York, me priant de solliciter de Rosa Bonheur une entrevue pour la fin septembre. J'hésitai quelque temps, sachant que l'illustre artiste, toute au deuil récent d'une amie très chère qui depuis longtemps partageait sa vie, se prêtait avec regret à tout ce qui était de nature à troubler son recueillement<sup>1</sup>. Sur le conseil de Mme Peyrol, sa sœur, à laquelle j'avais soumis mon embarras, je me décidai cependant à lui faire connaître le désir de M. Arbuckle.

La réponse de Rosa Bonheur ne tarda guère. Elle était adressée à mon compatriote, et ainsi conçue :

*By, 27 septembre 1889*

*Monsieur,*

*Je serai très heureuse de vous recevoir samedi prochain, si vous le pouvez, qui sera le 5 octobre...*

*J'espère que cela ne vous contrarie pas, que, précisément, je viens de donner deux de mes chevaux mustangs au colonel Cody<sup>2</sup>. Le vôtre était si sauvage! Il ne pouvait plus me servir. Deux cow-boys doivent venir les prendre lundi au lasso.*

*Je n'ose pas vous inviter à venir déjeuner avec moi, car je mène une vie très simple; mais si vous voulez bien accepter des œufs frais, je serai très heureuse de vous recevoir de mon mieux. Je vous demanderai de me prévenir d'avance du jour. Il est entendu que je comprends dans mon invitation votre aimable traductrice.*

*Je serais bien contente que vous me donniez des sujets de la vie des chevaux, ce qui peut me servir beaucoup pour des compositions.*

1. N.D.É. Nathalie Micas s'est éteinte le 21 juin 1889.

2. N.D.É. William Cody, plus connu sous le pseudonyme de Buffalo Bill, présente à l'Exposition universelle de 1889 son Wild West Show.

Le jour indiqué, M. Arbuckle et moi nous arrivâmes à By. Au moment où le cocher qui nous conduisait s'apprêtait à descendre de son siège pour sonner à la porte, la grille s'ouvrit à deux battants. Sur le perron de l'habitation, nous aperçûmes un personnage de petite taille, vêtu d'un pantalon et d'une blouse comme en ont les paysans, et qui portait sur le bras un chien blanc et noir. Il fit avancer la voiture jusqu'au bas des marches, et de l'air le plus affable, s'approcha en nous tendant les mains.

C'était Rosa Bonheur.

De cette première rencontre avec la grande artiste dont, jusque-là, je n'avais connu que le talent, et qui devait me témoigner plus tard une si touchante amitié, j'ai gardé la plus inoubliable des impressions.

Rosa Bonheur était fort bien proportionnée, ce qui la faisait paraître de grandeur moyenne, bien qu'en réalité elle fût petite. Sous un front haut et large, creusé entre les deux sourcils du sillon caractéristique des penseurs, ses yeux noirs avaient gardé la vivacité extraordinaire de la jeunesse. Le nez était petit, les narines bien dessinées, la lèvre supérieure mince et d'une jolie courbure; sur la lèvre inférieure, plus développée et d'une mobilité extraordinaire, se trahissaient les divers états de son esprit et les sensations qui l'impressionnaient. Le visage était encadré d'une chevelure d'un gris d'argent magnifique, dont les boucles, abondantes et soyeuses, retombaient jusqu'à la naissance du cou, entourant comme d'une auréole cette tête vénérable.

L'étrangeté de son costume ne me surprenait qu'à demi: je connaissais de longue date son habitude de porter des vêtements masculins. Il ne me déplut pas de noter néanmoins que, sous de tels dehors, la coquetterie féminine ne perdait aucun de ses droits. Les deux magnifiques boutons

d'améthyste qui retenaient son col en étaient le meilleur gage ; sa blouse était ornée aux épaules de broderies très fines, et de ses pantalons de velours sortaient deux petits pieds fort élégamment chaussés. L'ensemble de toute la personne était empreint de la plus grande distinction ; son aspect vénérable me fit songer à Corot<sup>1</sup> et à Henry Ward Beecher<sup>2</sup>.

Nous nous mîmes à table. Après les préliminaires d'usage, Rosa Bonheur s'expliqua enfin sur le cas du cheval sauvage. Elle nous exposa comment, ayant reçu d'Amérique en même temps que celui de M. Arbuckle, deux autres mustangs envoyés par M. X. de Chicago, elle avait, de la meilleure foi du monde, cru que tous les trois venaient de ce dernier et l'en avait seul remercié. Elle s'en excusait, aussi bien que de la malchance récente qui s'ajoutait au malentendu déjà ancien.

– Faites comprendre à votre ami, continua-t-elle, pour quelle cause j'ai dû me priver du cheval qu'il m'a si aimablement offert. Cet animal était si ombrageux que jamais je n'ai pu l'approcher. Dès que l'on ouvrait la porte de l'écurie, le matin, il partait au galop dans le pré. Le soir, c'était uniquement la faim qui l'attirait à sa mangeoire et à son râtelier, que l'on avait toujours soin de garnir copieusement. Les domestiques se hâtaient alors de fermer la porte derrière lui. Autrefois, j'arrivais assez bien à dompter des chevaux – je croyais réussir avec le vôtre, mais il a fallu renoncer.

1. *N.D.É.* Le peintre Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875) a cofondé l'École de Barbizon qu'Anna Klumpke aimait beaucoup. C'était un ami des Bonheur.

2. *N.D.É.* Le pasteur et prédicateur Henry Ward Beecher (1813-1887), fervent défenseur de la lutte pour l'abolition de l'esclavage, et du vote des femmes. Toujours fort bien vêtu, il portait les cheveux mi-longs.



Ce cheval sauvage l'est si bien resté que, pendant les deux années qu'a duré ce manège, c'est à peine si j'ai pu faire au vol quelques études.

M. Arbuckle ne put s'empêcher de sourire :

– Elle voulait un cheval sauvage, elle en a eu un ! fit-il.

– C'était là mon désir, en effet, poursuivit gaiement Rosa Bonheur, mais il m'a fallu renoncer à en tirer bon parti. J'ai cru bien faire de le mettre entre les mains de Buffalo Bill, ainsi que je vous l'ai écrit. Ses cow-boys sont venus le prendre il y a seulement quelques jours. En voilà des gaillards qui savent manier, sans les maltraiter, les animaux rétifs ! C'est un plaisir de les voir à l'œuvre. L'un d'eux, après avoir saisi au lasso votre petit cheval, l'a si bien maîtrisé qu'il a pu s'en approcher et même lui caresser la tête. C'est une tâche que je n'aurais jamais pu confier à un palefrenier français.

Le déjeuner touchait à sa fin. En guise d'œufs frais, l'on nous avait servi le menu le plus délicat. Les raisins du dessert étaient particulièrement délicieux.

– Rarement j'en ai vu d'aussi beaux ! s'écria M. Arbuckle.

– C'est la spécialité du pays. Vous n'avez pas manqué de vous apercevoir, en venant ici, que toutes les murailles sont garnies de treilles, car c'est à By et aux environs que mûrit le raisin fameux connu sous le nom de chasselas de Thomery. Nos cultivateurs en expédient dans les contrées les plus lointaines. Vous avez pu en voir en Amérique, et l'impératrice de Chine, dit-on, n'en veut pas manger d'autres. Henri IV en était très friand, et si l'on en croit la chronique, ajouta-t-elle avec un sourire, c'est à ce modèle de nos rois que Thomery devrait son nom, car il avait coutume de dire : « Ici, tout me rit ! »

Et Rosa Bonheur se leva en riant. Elle nous invita à visiter son atelier et à voir ses dernières œuvres. Je la remerciai avec

une vivacité qui trahissait mon plaisir de l'honneur qu'elle voulait bien nous faire.

– Votre appréciation me sera très agréable, dit-elle, car je sais que vous me jugerez en artiste.

Tout à la fois surprise et flattée, je la regardai avec un peu d'étonnement.

– Mais oui, mais oui, reprit-elle avec bienveillance, je sais fort bien que vous êtes femme de talent, et j'ai remarqué votre beau portrait<sup>1</sup> du dernier Salon. Je sais aussi que vous avez deux sœurs d'une haute intelligence. Toutes les trois vous prouvez que la femme n'est pas moins bien douée que l'homme, qu'elle peut avoir autant de talent que lui et même parfois davantage.

– Oh ! mademoiselle, m'écriai-je, peut-on comparer le mérite des autres femmes au vôtre, à celui d'une artiste dont le nom tiendra une si grande place dans l'histoire de l'art ? Combien je suis heureuse de pouvoir vous dire de vive voix ce que tant de femmes pensent de vous !

Rosa Bonheur parut ne pas entendre et continua :

– Et j'admire les idées américaines en ce qui concerne l'éducation des femmes. Car vous n'avez pas, comme chez nous, le sot préjugé que les jeunes filles sont exclusivement destinées au mariage. Je suis toute scandalisée des entraves qui pèsent sur elles en Europe. Si, quant à moi, j'ai été assez heureuse pour m'en affranchir, je le dois au talent dont la Providence m'a gratifiée.

Nous étions arrivés devant une porte close. Rosa Bonheur l'ouvrit au moyen d'une petite clef tirée de sa poche.

– Entrez, fit-elle avec un peu d'emphase, entrez dans mon « sanctuaire ».

1. *N.D.É.* Anna Klumpke a exposé un portrait de sa mère au Salon de 1886.

Nous entrâmes, non sans éprouver l'impression de recueillement qui semblait exigée par le nom que Rosa Bonheur donnait à son atelier.

Une toile immense, sur laquelle s'agitaient des chevaux admirables de vie, garnissait tout le fond de la pièce.

– J'ai représenté là, nous dit l'aimable artiste, le battage du blé tel qu'il se pratique encore dans certaines régions du Midi. Ces neuf chevaux, en passant et repassant, foulent de leurs sabots les épis et en font sortir les grains que l'on recueille ensuite. Voici de longues années que je travaille à ce tableau. Je voudrais que ce fût mon chef-d'œuvre, mais il y a tant à faire que je me demande si je l'achèverai jamais. Depuis la mort de ma dévouée amie, il m'arrive souvent de perdre courage.

Pendant que Rosa Bonheur parlait, mes yeux parcouraient l'atelier. Sur les tables et sur les chaises, des papiers, des livres épars, romans de Dumas, Bourget, Zola, mêlés à des ouvrages qui me parurent traiter des mœurs des bêtes. Sur les murs, des têtes d'animaux de diverses espèces, des cornes de cerfs.

Quant aux tableaux, aux études que je m'attendais à trouver là, il n'y en avait pas. Rosa Bonheur remarqua mon étonnement.

– Vous êtes surprise, dit-elle, que mon « sanctuaire » soit moins décoré que ne l'est généralement l'atelier d'un commerçant ! Il est pour moi cependant tout rempli de souvenirs, au milieu desquels l'inspiration me vient mieux que partout ailleurs, car j'y revis un passé qui m'est très cher... Du reste, si ces murs manquent de tableaux, c'est la faute de vos compatriotes. Ils assiègent mes marchands, qui enlèvent mes toiles à peine terminées. Ce qui n'empêche que je les fasse parfois attendre des années durant. Vous autres, Américains, vous menez tout à la vapeur. En ce qui touche les

choses de l'art, cela ne va pas sans inconvénients. Dans la photographie, cependant, je n'ignore pas que vous obtenez ainsi des résultats fort intéressants, mais valent-ils encore l'instantanéité d'une bonne mémoire? Je ne le crois pas... Pour mon compte, par exemple, poursuivit-elle en se tournant vers M. Arbuckle, je vous avoue que je n'ai jamais pu parvenir à fixer par la photographie les mouvements de votre cheval, tandis que je les ai parfaitement gardés dans l'œil et que j'ai pu ainsi les reproduire sur la toile.

– Et cependant l'on est parvenu chez nous, reprit mon compatriote, à réduire le temps de pose à 1/700<sup>e</sup> de seconde. À cette vitesse, rien n'échappe des mouvements les plus impétueux. Si vous voulez bien me le permettre, mademoiselle, aussitôt rentré en Amérique, je vous adresserai une collection unique de photographies relatives à la vie des cow-boys.

– J'y consens très volontiers, monsieur, à la condition néanmoins que vous acceptiez une étude faite d'après le cheval que vous m'avez offert et que je suis un peu honteuse de ne pas pouvoir vous montrer.

On devine que l'offre de Rosa Bonheur fut accueillie avec reconnaissance, aussi bien, du reste, que sa photographie, qu'elle nous donna au moment où nous primes congé d'elle.

– Quant à vous, mademoiselle, je serai toujours heureuse de vous revoir, ajouta-t-elle en me tendant la main.

Cette main fine et nerveuse, je la saisis et la baisai avec émotion, songeant à toutes les belles œuvres qu'elle avait créées.

Alors que nous revenions vers Paris, M. Arbuckle, hochant un peu la tête, me dit :

– Ne prenons pas trop au sérieux les marques de sympathie que Rosa Bonheur nous a prodiguées. Elle nous a fait, sans doute, un accueil vraiment chaleureux, mais nous le devons

en grande partie, j'imagine, à la position un peu embarrassée dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de moi.

– Je le crois aussi, répondis-je, car il est assez déplaisant d'apprendre le nom de qui nous a fait un généreux cadeau et de se trouver en sa présence le lendemain précisément du jour où l'on s'en est débarrassé.

Les relations se poursuivirent : n'y avait-il pas à faire venir à By les photographies de M. Arbuckle, et à entretenir celui-ci de l'étude que Rosa Bonheur lui destinait ? Tant et si bien qu'un échange de lettres s'ensuivit par mon entremise, indispensable pour les traductions.

Presque inconsciemment, mes rapports avec Rosa Bonheur se firent de plus en plus cordiaux, tout restreints qu'ils fussent à ce commerce épistolaire.

## CHAPITRE II

À la suite du Salon de 1891 auquel j'avais pris part, quelques amies, habitant Boston, m'engagèrent à me rendre pour un temps dans cette ville, où je pouvais espérer la commande d'un certain nombre de portraits. Leurs instances n'eurent pas trop de peine à me décider.

Mon départ semblait de nature assurément à interrompre les bonnes relations commencées avec Rosa Bonheur. Il produisit l'effet contraire de les rendre plus cordiales. Avant de quitter la France, j'avais cru devoir, par politesse, faire part de mon dessein à l'illustre artiste. Dans la réponse qu'elle me fit, elle eut la bonté d'exprimer son regret de mon départ, en même temps que le désir que je ne partisse pas sans lui rendre visite une dernière fois. Au cas, ajoutait-elle, où ma mère consentirait à m'accompagner, elle serait heureuse de faire sa connaissance.

Le 1<sup>er</sup> août, qui était un samedi, je refis donc, en compagnie de ma mère, le voyage de By.

Rosa Bonheur avait envoyé sa voiture nous attendre à la gare de Moret, et nous réservait au château le plus charmant

accueil. Ma mère fut privée cependant du plaisir de la voir en vêtements masculins : la bonne artiste portait ce jour-là une élégante robe de velours noir. Les deux mains tendues, elle s'avança vers nous, présenta ses compliments de bienvenue, et tout droit nous conduisit à la salle à manger, où le déjeuner nous attendait.

– Mais où donc est Gamine ? dit-elle tout à coup en se retournant. Gamine ! Où es-tu ? Viens, viens, ma petite Gamine !

Une petite chienne, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vue sur les bras de Rosa Bonheur lors de ma première entrevue, accourut joyeusement. Sa maîtresse l'installa sur une chaise proche de la table.

– Gamine ne me quitte jamais, ajouta-t-elle, et c'est toujours pour elle que sont les meilleurs morceaux.

Nous étions assises. Rosa Bonheur découpa une tranche dans la partie la plus saignante d'un filet, et la partagea en menues bouchées sur une petite assiette d'argent qu'elle présenta à Gamine. Tandis que la mignonne bête les dégustait en connaissance, une porte qui s'ouvrit laissa passer quatre énormes chiens du mont Saint-Bernard. Processionnellement, comme avec la conviction d'accomplir un rite, ils firent le tour de la table et l'un après l'autre s'en vinrent recevoir les caresses de leur maîtresse.

– Ceux-là sont mes plus vieux amis, fit Rosa Bonheur en les flattant de la main. Ce sont mes gardiens fidèles. Avec eux je n'ai rien à craindre !

Ce singulier défilé terminé, j'entendis que dans la pièce voisine on apportait leur pâtée. Les chiens se précipitèrent avec moins de gravité qu'ils n'en avaient montrée en entrant dans la pièce.

– Les entendez-vous se bousculer pour dévorer leur pitance ? nous fit observer Rosa Bonheur avec gaieté. Ils ne